



ARIANE BOIS

L'Amour
au temps
des éléphants

ROMAN

SÉLECTION
PRIX
DES
LECTRICES



CHARLESTON



CHARLESTON
POCHE

ARIANE BOIS

L'AMOUR AU TEMPS DES ÉLÉPHANTS

Il n'y a pas d'hommes libres sans animaux libres.

Ils ne se connaissent pas et pourtant, en cette journée caniculaire de septembre 1916 dans une petite ville du Sud des États-Unis, ils assistent parmi la foule au même effroyable spectacle : l'exécution par pendaison d'une éléphante de cirque, Mary, coupable d'avoir tué un homme. Cette vision bouleversera la vie d'Arabella, de Kid et de Jeremy.

De l'Amérique qui entre en guerre au Paris tourbillonnant des années 1920, des champs de bataille de l'Est de la France aux cabarets de jazz, des pistes de cirque jusqu'au Kenya dissolu des colons anglais, ces trois êtres devenus inséparables vont se lancer sur la trace des éléphants au cours d'une prodigieuse expédition de sauvetage.

Dans cette éblouissante saga, une jeunesse ivre d'amour et de nature livre son plus beau combat pour la liberté des animaux et celle des hommes.

Sélection Prix des maisons de la presse

Ariane Bois est romancière, grand reporter et critique littéraire. Récompensée par neuf prix littéraires, elle est l'auteure de : *Et le jour pour eux sera comme la nuit* (Ramsay, 2009), *Le Monde d'Hannab* (Robert Laffont, 2011), *Sans oublier* (Belfond, 2014), *Le Gardien de nos frères* (Belfond, 2015), *Dakota Song* (Belfond, 2017) et *L'Île aux enfants* (Belfond, 2019). *L'Amour au temps des éléphants*, son septième roman, est paru en 2021 aux éditions Belfond.

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-724-7



9 782368 127247

7,50 euros

Prix TTC France

Rayon : Littérature française




CHARLESTON
POCHE

www.editionscharlestone.fr

L'AMOUR
AU TEMPS
DES ÉLÉPHANTS

De la même auteure aux éditions Charleston :

Le Gardien de nos frères, 2018

Sans oublier, 2019

L'Île aux enfants, 2020

Dakota Song, 2021

© Belfond, un département de Place des éditeurs, 2021

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2022

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-724-7

Maquette : Patrick Leleux PAO

En couverture, l'actrice Helen Twelvetrees portée par un éléphant

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)

et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Ariane Bois

L'AMOUR
AU TEMPS
DES ÉLÉPHANTS

Roman

belfond

« Les chiens, ce n'est plus suffisant. Les gens ne se sont jamais sentis plus perdus, plus solitaires qu'aujourd'hui, il leur faut de la compagnie, une amitié plus puissante, plus sûre que toutes les autres que nous avons connues. Quelque chose qui puisse réellement tenir le coup. Ce qu'il nous faut, c'est les éléphants. »

Romain GARY, *Le Figaro littéraire*, mars 1968

« Ils ne pouvaient donc imaginer à quel point la défense d'une marge humaine assez grande et généreuse pour contenir même les géants pachydermes pouvait être la seule cause digne d'une civilisation. »

Romain GARY, *Les Racines du ciel*

« Les jours de blues sont derrière moi
Seuls les ciels sont bleus désormais. »

Blue Skies, Irving BERLIN,
par Joséphine Baker, 1927

*À celui qui m'a fait découvrir,
entre autres, l'Afrique*

PREMIÈRE PARTIE

13 SEPTEMBRE 1916, ERWIN, TENNESSEE

De loin, ce n'est qu'une houle, un grondement. Mais quand on s'en approche, la foule ressemble à un organisme géant en colère. Elle bruit d'une seule poitrine, hurle à intervalles réguliers, donnant l'impression à celui qui l'observe de tanguer. Les hommes arborent leurs plus beaux chapeaux melon, les femmes paradent en tenues vives. Des enfants sont juchés sur les épaules paternelles, d'autres sautillent en piaillant. Certains ont suspendu leurs tâches quotidiennes, tels ces bouchers ceints de leurs tabliers sanguinolents ou ces boulangers blancs de farine.

Malgré la fine pluie qui tombe sans discontinuer depuis des heures, il est presque impossible de se frayer un chemin parmi la cohorte des citoyens qui piétinent le sol couvert d'une boue jaunâtre et grasse arrivant parfois jusqu'aux chevilles.

La population entière – deux mille âmes – semble s'être donné rendez-vous dans la rue principale

d'Erwin, cette bourgade poussée trop vite, véritable champignonnière de constructions. Le spectacle va bientôt débuter, des petits malins cherchent à se faufiler au premier rang. Les chiens jappent, flairant l'événement exceptionnel.

Soudain, une rumeur monte de la foule.

Partis de Nolichucky Avenue, les éléphants ont emprunté Tucker Street et s'avancent désormais sur Main Street, enchaînés les uns aux autres. Mabel, la femelle aux yeux bordés de cils d'une longueur prodigieuse, ouvre solennellement la marche. Puis vient Shadrack, le vieux mâle, qui pose ses pattes avec précaution sur le sol, ébahi de croiser tant d'humains sur son chemin. Deux autres pachydermes, dont le nom s'est perdu, trottent presque gaiement à côté de leurs cornacs. Enfin, dans un contre-jour saisissant, paraît Big Mary, la cause de cet engouement extraordinaire. C'est une éléphante d'Asie âgée de trente ans, mais contrairement à ses congénères souvent efflanqués, galeux ou malades, elle a des dimensions imposantes. Dépassant deux mètres au garrot, affichant cinq tonnes sur la balance, elle marche devant Jumbo, la star du fameux Barnum, le plus grand cirque du monde. Sa trompe oscillant au rythme de ses pas, elle avance, déroutée, nerveuse. Aujourd'hui, pas d'accessoires, ni ballons ni musique, rien qu'une procession sous la pluie, entre des colonnes de visages curieux, hostiles. Même ses entraîneurs qui cheminent à ses côtés lui semblent étrangers. Elle n'a eu droit ni aux caresses ni aux quignons de pain qu'elle s'empresse d'engloutir dans son fourreau gris. Et où est passé son cornac habituel, celui

qui la lave, la félicite quand elle a bien travaillé et lui donne même du whisky, les soirs où le vent se faufile dans son enclos ? L'homme a déclaré forfait et l'a abandonnée.

Quand on écarte ses compagnons et qu'on l'immobilise soudain, Mary se met à trembler. Massés de l'autre côté de la rue, les éléphants refusent de la quitter. Les hommes du cirque jouent de la cravache pour les contraindre à avancer.

Sentant ses pieds se soulever, Mary barrit, affolée. Une acrobate détourne son visage raviné de larmes. Des ricanements, des jurons, des menaces montent du public.

— Respire, respire, ma vieille. Car la suite ne va pas te plaire !

— C'est la fête de la cravate au cou, ma belle !

— Quatre, trois, deux, un, dans les airs, Mary.

Des hommes lui passent une chaîne autour du cou et la fixent au crochet de l'immense grue.

— Tuez-la, tuez-la !

Le moteur démarre, la grue s'ébranle, la chaîne se tend autour de son corps.

Tirée par le cou avec une lenteur terrible, Mary commence son ascension funeste.

Dans la foule, indifférente à la boue qui macule ses pieds et à la pluie qui dégouline dans son cou, Arabella serre les poings devant l'ignoble tableau : l'animal suspendu, ballotté dans les airs, à deux mètres du sol. Soudain un bruit se fait entendre. La chaîne reliant Mary à la grue a cédé. L'éléphant s'écrase par terre dans un craquement d'os.

La clameur redouble.

— Allez-y, tuez-la !

Livides, des membres du cirque Sparks emmènent la jeune acrobate évanouie. Un cornac s'agenouille auprès de Mary et lui parle au niveau d'une oreille en forme d'immense feuille flétrie. Couchée sur le flanc, celle-ci regarde la foule d'un œil vide. Arabella se force à observer cette ignominie. Depuis la veille, elle ne pense qu'au sort de l'éléphant, à sa mort annoncée. Autour d'elle, beaucoup de reporters s'affairent, bloc-notes et crayon en main. Le spectacle a attiré la presse de Chicago et même de New York.

Vite, on passe une nouvelle chaîne autour de Mary, toujours inerte. Hissée à trois mètres du sol, elle commence à suffoquer, en se balançant doucement, dans un silence sépulcral, sous la potence d'acier. L'éléphant agonise une dizaine de minutes avant de fermer définitivement les yeux. Arabella se surprend à prier à voix basse.

C'est fini, on a tué « Mary la Tueuse », comme certains la surnommaient déjà. Des familles applaudissent à tout rompre. Leur appareil braqué dans le ciel lavasse, des photographes immortalisent la dépouille. Arabella aperçoit le reporter rencontré la veille, qui griffonne fébrilement sur son carnet. Elle se détourne vivement, l'homme ne l'a pas vue. Il le tient, son scoop ! C'est la première fois qu'on exécute un éléphant par pendaison. Le 4 janvier 1903, à Coney Island, on avait électrocuté Topsy, une éléphante d'une trentaine d'années comme Mary. Elle avait fini par écraser son gardien. Un meurtre, certes, mais qui s'apparentait à de la légitime défense : celui-ci tentait de lui faire avaler une cigarette allumée !

Jeremy Parkman espère décrocher la une de son journal. Cette histoire inouïe devrait captiver les lecteurs, même à Boston ! Abreuvés d'articles sur la guerre en Europe, ils se passionneraient pour le sort de Mary et la manière expéditive dont ces ploucs du Sud avaient réglé le problème.

Levant les yeux de ses notes, le journaliste aperçoit soudain Arabella. Que cette fille resplendit, même sous les larmes, avec son visage lumineux, cette peau satinée, une jupe verte épousant ses courbes, ses jolies jambes gainées de bas, qu'il devine plus qu'il ne les voit. Il ôte son chapeau pour la saluer, mais elle le fusille du regard et poursuit son chemin. Jeremy reste médusé. Comme si elle le tenait pour responsable du désastre ! Ensemble, ils avaient pourtant tout tenté pour sauver Mary.

LA VEILLE À KINGSPORT, TENNESSEE

— **T**u n'iras pas à ce maudit spectacle ! Tu m'entends ? Il n'en est pas question.

Joseph Cox serrait les mâchoires, tout son visage traduisait sa détermination. Contrairement aux autres hommes qui s'empourpraient dès qu'ils hurlaient, le père d'Arabella affichait une pâleur inquiétante, comme s'il gelait sur place. Froid en temps normal, son regard virait au glacial. Dans ces moments-là, sa femme Lisbeth s'éclipsait en rasant les murs, redoutant les fréquentes explosions de colère de son mari. Arabella, elle, lui tenait tête.

— Mais c'est le cirque, papa ! Alors, oui, bien sûr que j'irai. Avec toute la ville, d'ailleurs.

— Des catins à moitié nues se trémoussant sur de la musique de clowns, ce n'est pas un endroit pour une jeune fille.

— Je n'ai plus dix ans.

À presque dix-huit ans, dans quatre mois et douze jours précisément, Arabella Cox se considérait

comme une adulte. Elle avait arrêté l'école, qu'elle jugeait inutile, suivait des études à l'hôpital, travaillait par ailleurs afin de participer aux frais de la maison. Pour une fois qu'elle pouvait se distraire ! Le cirque, ce théâtre à la fois populaire et héroïque, la fascinait depuis toujours. L'odeur de sucre, de peinture fraîche sur les roulottes, de crottin sous les tentes sombres, la ravissait, tout comme les jongleurs et la ménagerie. Ses meilleurs souvenirs d'enfance restaient les représentations où sa Grand Ma Daisy l'emmenait dès qu'un cirque se produisait dans le bel État du Tennessee. Elle les connaissait tous, des plus modestes, ceux qui passaient en carriole avec deux pauvres canassons, des canards et un magicien hagard et souvent saoul, aux plus légendaires comme le Ringling ou le Barnum & Bailey Circus. Ceux-là sillonnaient les États-Unis d'est en ouest en train dans des convois de quatre-vingts wagons et s'arrêtaient dans les bourgs les plus reculés, comme Kingsport, où elle avait vu le jour.

— Et puis, il y a cinq éléphants, reprend Arabella à l'adresse de son père. Je ne vais pas rater ça !

— Si tu me désobéis, tu sais ce qui t'attend ! rugit Joseph Cox avant de claquer la porte, ce qui fait vibrer les murs.

Arabella connaissait le prix de ses rébellions. Son dos et ses jambes en gardaient des souvenirs cuisants, fouettés à l'occasion par le martinet paternel sur fond de prières sourdes et rageuses. Adventiste du septième jour, Joseph Cox croyait en effet en la Grande Controverse, autrement dit au conflit entre le Christ et Satan. Il pratiquait le sabbat, bannissait alcool, viande de porc et fruits de mer de sa maison

et ne ratait aucun baptême par immersion de la région. Il se destinait au pastorat avant que sa famille, moins bigote que lui, ne le dissuade de suivre cette voie. Devenu comptable, il aimait son métier mais plaçait Dieu au-dessus de tout et vivait selon sa dure loi. Pas de loisirs, à part la lecture de la Bible, pas de médicaments en cas de maladie, jamais d'achats de plaisir ou flattant la vanité. Arabella abhorrait ces préceptes d'un autre temps et n'en faisait qu'à sa tête, quitte à en subir les conséquences.

Une longue femme maigre au visage délavé s'approche d'elle, plus ombre qu'être humain.

— Ne va pas te mettre en mauvaise situation, ma fille. Tu connais ton père... Je t'en prie, fais-le pour moi.

— Ne t'inquiète pas, maman. Tout se passera bien. Les éléphants m'attendent, conclut Arabella en clignant un œil malicieux.

Lisbeth Cox laisse échapper un soupir résigné qui creuse sa maigre poitrine. Depuis l'enfance, sa fille était indomptable. À sept ans, elle avait refusé de porter l'uniforme pour l'école une semaine entière, malgré les fessées paternelles. À dix ans, on l'avait surprise fourrant sa langue dans la bouche de son cousin. À quinze ans, il fallait l'arracher de son lit et la traîner à l'église où son père officiait avec une voix de stentor. Elle persistait à boire en cachette du thé et du café, malgré la doctrine adventiste tenant ces boissons pour du poison. Et contrairement à ses parents, elle pensait que l'Amérique se devait d'entrer en guerre contre les Allemands, au nom de la dette de liberté contractée auprès des Français depuis 1777. Joseph Cox s'en étranglait devant son

potage, mais Arabella s'en moquait. À l'inverse de son frère aîné John, qui réglait son pas sur celui de son père et l'imitait dans ses moindres gestes, Arabella était née insoumise.

Arabella presse l'épaule de sa mère en songeant au cirque. Pourquoi l'aimait-elle autant ? Cet univers de tous les possibles l'attirait tel un aimant. La galerie des monstres, l'homme à la mâchoire de fer, la femme à barbe, les sœurs siamoises, les albinos, les nains, toute cette cour des Miracles l'émouvait autant qu'elle la fascinait. Petite, elle rêvait de devenir acrobate, de planer dans les airs avant d'atterrir sur les épaules d'un jongleur en débardeur étoilé. Puis elle avait découvert les éléphants, leurs barrissements caverneux, et s'était prise de passion pour ces créatures quasi mythologiques, ces statues de chair granitiques, avec leurs oreilles en draps de velours, leurs dagues d'ivoire plantées dans leur peau parcheminée, leurs trompes puissantes qui se dressaient et semblaient peindre des fresques invisibles dans les airs. Les éléphants nous ressemblaient tellement, contrairement à ce que l'on pouvait croire ! Joyeux ou tristes, attentifs à leur progéniture et à leurs congénères, intelligents, drôles, effrayants parfois, sans parler de leur mémoire biographique, ils n'avaient rien à nous envier. Au cirque, elle jubilait de les voir s'asseoir sur des tabourets, s'assembler pour former un petit train circulaire, jouer au ballon, résoudre des additions à l'aide de bâtons ou danser, majestueusement dressés sur leurs pattes arrière. Cet attachement lui venait sûrement des récits de sa grand-mère Daisy. Un temps missionnaire adventiste en Afrique australe, Grand Ma avait

eu la chance d'observer des hardes en liberté dans la brousse. Plus tard, elle en avait fait de saisissantes descriptions à sa petite-fille, qui buvait ses paroles avant de s'endormir. Hélas, Grand Ma était morte, elles ne partageraient plus ces formidables après-midi où elles s'empiffraient de pop-corn sur les gradins, assistaient au spectacle sur la piste, puis filaient discuter avec les soigneurs. Amusés et séduits par ce curieux duo, ces derniers les laissaient caresser les bêtes dans leurs enclos et même les nourrir de courgettes et de pommes.

Arabella s'efforce de chasser ces souvenirs heureux avec une grand-mère adorée, happée un matin par le noir. On l'avait trouvée affaissée sur son évier, un vague sourire aux lèvres. Elle n'avait pas dû souffrir.

De la 3^e Rue où elle habite jusqu'à Main Street, Arabella marche vite. Là encore, son père renâclerait. Selon ses parents, une demoiselle doit se mouvoir à pas mesurés et prudents, surtout à Kingsport, où les rues dépourvues de trottoir sont jalonnées d'ordures et souvent investies par des sangliers avides de déchets. En plein essor économique, la bourgade se couvre de tentes pour loger les ouvriers qui affluent des confins de l'État. On érige plus de deux cents maisons, dans un concert de marteaux, de scies, de jurons de charretiers. Les terres alentour s'arrachent comme au temps de la ruée vers l'or.

Arabella a remonté sa jupe pour presser l'allure, la parade va débiter. L'air chaud embaume d'effluves de pommes d'amour mêlés à l'âcreté de la bière et de la sueur des hommes. Pendant que les

femmes s'éventent, ces derniers reluquent les cuisses des danseuses qui guettent le signal de l'orchestre.

Non loin d'Arabella, Jeremy Parkman, haute silhouette, habits élégants, port de tête aristocratique, a fort à faire avec son turbulent neveu de cinq ans.

— Tonton, achète-moi du nougat !

Le jeune homme s'exécute. Il ne peut rien refuser à James, dit Jimmy, le fils de sa sœur Marta, mariée à un notable de la ville de Charlotte. Chaque année, Jeremy lui rend visite, cette fois dans la maison de famille de son beau-frère, à Kingsport. Souffrante, elle lui a confié son fils pour la journée.

Une clameur s'élève. Les éléphants s'avancent en tête du défilé, indifférents au tumulte qu'ils déclenchent. Ouvrant la marche, Mary, la plus imposante, la star du show, a fière allure avec ses tresses et son diadème fantaisie posé sur sa lourde tête. Les gens du cirque le savent, plus un éléphant est gros, plus il attire les foules. Perché sur l'animal, son soigneur, un type roux à l'air malingre, sourit de toutes les dents qu'il lui reste et parade en agitant son bullhook, le bâton muni d'une pointe servant à diriger la bête.

Hypnotisée, Arabella s'approche comme si elle voulait toucher Mary.

— Il paraît qu'elle sait jouer au base-ball ! s'égoïsille un gamin.

— J'ai envie de la voir danser ! hurle une fillette en tapant dans ses mains.

Voilà un an que les enfants attendent ce spectacle. Ils suivront les éléphants jusqu'à l'étang où il est prévu que les bêtes se désaltèrent et jouent dans l'eau.

Tout à coup Mary se cambre, son grand corps s'arc-boute. Devant elle, au milieu de la rue, des cochons se sont invités au défilé et se disputent une pastèque pourrie en grognant. Son dresseur lui ordonne d'avancer en la menaçant du piolet. Aux aguets, clouée sur place, l'éléphante craint-elle le grognement des porcs ou convoite-t-elle leur fruit ? L'homme, qui s'en fiche, lui assène un grand coup sur le côté de la tête. L'animal pousse un barrissement de douleur, agite ses oreilles, s'ébroue, piétine le sol qu'il semble moudre dans un nuage de poussière. Tout à l'heure prompts à moquer le cornac impotent, les spectateurs reculent, apeurés. Sidérée, Arabella retient son souffle. Brusquement l'animal, d'une vivacité insoupçonnable, relève sa trompe, l'enroule autour du cornac tel un lasso et l'arrache de son dos comme une simple figurine. Une vague d'effroi agite les premiers rangs. Projeté tel un pantin dans les airs, l'homme atterrit sur un stand Coca-Cola, qui s'effondre dans un fracas assourdissant.

Des femmes crient de terreur. Mary semble hésiter, jauge les spectateurs, avance de quelques mètres, soulève sa lourde patte grise et la laisse retomber sur la tête du soigneur, qui explose dans un mélange de sang et de cervelle. Arabella se décompose, l'éléphante vient d'écraser le crâne de son dompteur comme une noix de coco ! Tout autour les gens s'éparpillent, épouvantés. Happée par la foule, Arabella va tomber, quand une main la soustrait au chaos.

— Mettez-vous à l'abri, tout de suite.

Un enfant dans les bras, l'homme la pousse derrière un établi. Arabella peine à reprendre

ses esprits. Tout cela semble un mauvais rêve, ces cochons affamés, l'éléphant en fureur, l'homme catapulté et sa tête en charpie.

Soudain un type surgit d'un magasin avec un Colt et tire cinq fois sur Mary. Les cris redoublent, des gens plongent à terre. Mais les balles semblent glisser sur l'animal, qui secoue sa trompe pour défier l'assaillant.

— Respirez bien, mademoiselle, vous êtes toute pâle.

Jeremy regarde la fille, ses yeux d'un bleu irréel, ce visage en forme de cœur. Une odeur d'ambre et de sueur sucrée s'exhale de son corsage. Il l'entraîne derrière les colonnes de l'entrée d'un bar.

— Si vous voulez vomir, ne vous gênez pas.

— Après vous, je vous en prie...

La repartie de la fille le surprend, mais l'heure n'est pas à la joute verbale. Main Street est tapissée de chapeaux et d'ombrelles abandonnés, les mères hurlent les prénoms de leurs enfants perdus dans ce magma humain. Jeremy protège Jimmy qui s'accroche à son bras. Finalement, un homme du cirque réussit à sauter sur Mary. Sous sa poigne experte, elle se calme en quelques secondes. L'animal semble avoir tout oublié de la violence qu'il a déchaînée.

Jeremy époussette le pli de son pantalon mis à mal dans l'affolement.

— Bonjour, mademoiselle. Jeremy Parkman, pour vous servir. Vous n'avez rien ?

— J'ai vu pire, réplique la jeune fille.

— Dites-moi, à quoi ressemble le shérif par ici ? Je dois lui parler.

— Pourquoi ? Vous êtes un membre du cirque ?

— Non, du Boston Herald, un journal de la côte Est, sourit le jeune homme, laissant apparaître deux fossettes soulignant sa beauté un peu canaille et son regard carnassier.

— Tout le monde sait ce qu'est le Herald, rétorque Arabella en lui désignant un type qui s'avance en chaloupant parmi la foule. Fred Jackson. Notre shérif. Vous ne pouvez pas le louper, il est saoul dès midi.

— Très bien. Puis-je vous laisser seule ?

— J'allais vous le demander. Je n'ai besoin de personne.

— Quel est votre nom ?

— Arabella Cox.

Arabella aurait pu montrer plus d'aménité, le Yankee l'avait protégée de la foule, mais les mines et les postures du personnage l'agaçaient. Cette courtoisie condescendante, cette redingote pied-de-poule trop apprêtée pour Kingsport, ces longs cheveux calamistrés qui sentaient le barbier de luxe, ce mélange douteux de pirate et d'homme du monde pommadé, l'étrange intensité de son regard vert foncé, tout cela réveillait ses instincts de frondeuse et l'envie de se payer sa tête. Pendant un court instant, en tout cas, elle avait oublié le drame de l'éléphant, et de cela aussi, elle aurait pu le remercier. Elle savait depuis longtemps que ces animaux pouvaient attaquer, détruire et tuer, mais c'était la première fois qu'elle assistait à la mort violente d'un être humain. Et quelle mort horrible... Elle en avait l'estomac retourné, mais elle aurait préféré se faire couper un doigt plutôt